

**Evagination**  
*Cinquième partie*

Gao Tian

Un professeur. Un vieux professeur d'université. Old school. Sur un banc en bois. Inconfortable. Un sourire sur le visage. Supériorité. Fierté.

–Est-ce que tu l'as sentie aussi ?

–Oui. Qu'est-ce que c'était ? Une putain de turbulence ?

Le manuscrit aux pages mal écrites le fait sourire, c'est pas parce que ça l'amuse. C'est parce que c'est vulgaire. Non, même pas vulgaire. Inutile. Pourquoi s'attarder à parler de machine à laver tourne les pales de l'hélicoptère. La cabine de pilotage dans tous les sens.

Ils nous ont repérés on ne s'en sortira pas comme ça. Enfile ton parachute, on va sauter, de toute façon on est arrivé. Ils l'enfilent. Ils sautent.

Le professeur sur son banc referme le manuscrit et s'apprête à le jeter dans la poubelle à côté. Il est sourd comme un pot. Il n'entend pas l'avion siffler. Il s'approche. Dangereusement. Sur l'université. En pleine

face du professeur. S'écravienzer..

Bob actionne les para-juste avant Pierre. Pour lui faire comprendre. Sans prendre de risque.

–Tire la molette rouge, la molette rouge.

Heureusement ils ne sont pas trop loin l'un de l'autre. Un coup d'œil à sa montre. Moins trois. Ils atterissent exactement à l'heure prévue. A cinquante-huit, se débarrassent des parachutes. Bob sort son couteau et coupe les liens de Pierre. Cinquante-neuf devant balcon arrière de la grande salle.

–Ils les retiennent dans une des pièces centrales. Mon informateur n'a pu savoir laquelle précisément. Il m'a indiqué la zone. Sort une carte qu'il déplie. Nous sommes là. Nous devons aller ici. Nous passerons par ce chemin. Ce n'est pas le plus court mais c'est à coup sûr le plus sûr je t'assure. Il sourit. Et voilà les rondes des gardes. Ils sont exactement huit cent soixante quatre mille sept cent vingt trois virgule six si l'on en croit les chiffres de cette année. A certains endroits on n'a pu

accéder qu'à des moyennes. Ça explique les décimales. Les tours de garde doivent grosso modo correspondre. Est-ce que tu as des questions ?

–Aucune.

–Allons-y.

Ils enfilent des vêtements noirs et des cagoules. Chacun récupère un sac à dos caché dans la forêt. Escaladent le balcon. Et découvrent, une sorte de mini-ville dans l'enceinte de l'immense villa. Des gens s'agitent dans tous les sens, restent immobiles, fument des cigarettes. Certains le font aux yeux de tous, d'autres plus nerveusement en cachette.

–Superbe le point de vue qu'on a depuis ce balcon. Ils sont vraiment cons de le laisser sans surveillance.

–C'est un de mes hommes infiltré qui a cette charge. Et nous sommes encore loin de notre objectif.

–Tu crois que Wei est avec elle ?

–Je ne sais pas. Ce que je sais. C'est qu'en la

sauvant, on retrouvera Wei. Il se tait. Ils se regardent. Séquence émotion. Chargée. Accolade virile.

–Bonne chance. Ah ! Juste un dernier conseil. Prends garde. La villa est construite sur le « mode de la poupée russe ».

Intrigué.

–Le mode de « la poupée russe » ?

–As-tu entendu parler des expériences du professeur Nobunakov ?

–Jamais.

–C'est un génie mais le genre de génie complètement cinglé, il a inventé un nombre incroyable d'armes et d'autres choses dont nous nous servons régulièrement. Le dentifrice, la carte bleue. Les billets de banque. Les briquets. Des armes : les missiles, les tanks, les porte-avions. C'est un savant fou. L'âge lui fait perdre la tête. On ne connaît pas son âge. Certains disent qu'il est né depuis toujours. C'est le bras droit du maître de ces lieux. C'est lui qui a construit Sa, cette demeure. Il l'a construite sous le « mode » révolutionnaire de

« la poupée russe ». C'est en fait un empilement successif de maisons dans la maison.

Elle se trouve dans l'une des pièces de la plus centrale. Ce système permet une surveillance très étroite, méfie-toi.

Il se méfie. Ils se quittent. Il a disparu. Pierre est resté encore un instant pour se concentrer. Un plan dans sa tête. Toujours tout droit. Il sort une boussole de sa poche. Avale un chewing gum. Sa montre sonne. C'est l'heure.

Bob s'infiltré par une fenêtre dans un couloir dans la première maison. Lui tournant le dos, un homme avec une mitraillette (une autre invention du professeur Nabunakov) en bandoulière au bout du couloir. Il s'approche silencieusement. L'autre ne bouge pas. Plus que quelques mètres. L'autre ne remarque rien. Un centimètre. L'autre sifflote. Ça y est. Un geste brusque. Nuque menton. Crac. Il est mort. S'écroule par terre. Traîne le cadavre dans un recoin. Lui prend sa radio et son jeu de clés. Tout se passera bien.

Pierre a choisi comme convenu les souterrains. Ici pas de gardien, humain en tout cas. Par contre un dangereux système de défense robotisé. Pierre n'est pas né de la dernière pluie. Il sait qu'aucun système n'est infaillible. Il s'est déjà frotté à toutes sortes de gadgets et pièges mortels et a toujours su éviter de les actionner. Un champion de l'esquive. Néanmoins, il devait reconnaître que le professeur Nobanakov avait su merveilleusement combiner au mode de « la poupée russe » les tout derniers accessoires en matière de sécurité, plus quelques inédits.

Pierre avait eu extrêmement chaud face au lance-flammes branché sur détecteur thermique. Seul un esprit torturé ou au moins tortueux avait pu imaginer ce genre de système. Il n'était pas arrivé au bout de ses peines. Juste la première enceinte. Combien en restait-il ? D'après les schémas de Bob, il y en avait deux autres plus une hypothétique troisième.

Pierre s'arrête un instant, le temps de souffler un peu. Il s'agit de rester concentré car on peut très vite céder à une crise de claustrophobie aigue dans ces si étroites canalisations. Il sent le sol vibrer. Encore une fois. Il se passe quelque chose en haut. Bob ! Mais il n'a pas le temps de continuer à penser à son ami, car derrière lui, là un peu plus bas dans la canalisation, il sent, entend, quelque chose, approcher.

Bob est finalement venu à bout de la première villa sans problème. Il vérifie pour la seconde fois et non, il n'y a strictement plus rien qui puisse l'empêcher d'atteindre la porte du second niveau. L'unique moyen à la surface pour pénétrer la deuxième enceinte. Toutefois, quelque chose dans le cœur de Bob, comme une légère appréhension, lui dit de ne pas y aller. Est-ce de la peur ? Dans ce cas, il suffit de faire preuve de courage. Mais non, non, c'est trop facile. Pour la troisième fois il jette un coup d'œil. Rien d'anormal. Ça pue le piège. C'est trop facile. Pourtant il faut y aller.

Elle l'attend. Il ne peut l'abandonner. Profonde inspiration. Les premiers pas de problème. Un deux trois cinq.

Soudain ça fait tilt, il comprend, la fenêtre nord-ouest et le reflet trompeur de celle d'à côté, identiques, anticipe la roquette et bondit dans le bosquet devant lui à droite. Tout en tirant son fusil, ne manque pas sa cible. Détonation. Un pan de mur s'écroule. Est-ce qu'il l'a eu ? La fumée. Les gravats. Le sol déformé par l'impact de la roquette. Ça s'assombrit. Une ombre. Lève la tête vers le soleil caché. La silhouette descend. Le voilà donc. S'écroule lourdement sur le sol. De taille inhumaine. Trois mètres sur deux mètres. Le bras droit remplacé par un canon. Il reconnaît le professeur Nabunakov.

Pierre sent l'angoisse lui piquer la poitrine. Il choisit d'avancer. Sort de sa poche un de ses accessoires préférés, une boule ionique. Détruit n'importe quelle machine. Une petite boule, dès que le robot dans son champ d'action. Bam. Et le tout inaudible pour l'oreille

humaine. Testé et prouvé. Une invention de... La créature derrière lui aurait dû être stoppée. Pourquoi entendait-il encore l'étrange cliquetis ? A seulement quelques mètres.

Balance deux autres bombes. Ainsi qu'une mini caméra. Un peu de terrain de perdu. Un peu plus. Car il constate, sueur froide, que la créature est plus rapide que lui.

Accélère. En enfilant lunettes. D'un œil il voit par le truchement de la mini-machine. Rien. Rien. Quoi. Comment ? Quelle est cette horrible créature ? La terre pas censée porter de telles engeances. Une sorte d'immense cafard. Brun. Baveux. Répugnants. Avec de ces yeux. Un être vivant. Un insecte géant. Mutant. Voilà pourquoi les bombes ioniques ne lui faisaient rien.

Quelques instants paralysé par la peur. Pierre se ressaisit très vite. Il tire de sa poche un lance-flammes miniature. Une sorte de briquet amélioré. Un Mississippi. Deux Mississippi. Trois Mississippi. Feu. Se répand. Des cris hyper stridents. Pierre croyait que les insectes

ne souffraient pas parce qu'ils n'ont pas de nerfs.

Mais on ne se débarasse pas aussi facilement d'un cafard. Il repart à toute vitesse. Le monstre est juste derrière lui, il peut voir sa tête noire car carbonisée. Plus vite, plus vite, plus vite. Balance sa lunette vidéo. Le gêne. Dans cette canalisation mal éclairée, malgré tous ses efforts, c'est comme s'il ne bougeait pas. La bestiole a des mandibules. Proches de ses pieds. Allez bouge. Bouge. Bouge. Fais le une seule fois mais fais le maintenant. BOUGE. Pierre s'arrête net. Une intense chaleur dans tout le corps. Les yeux rougeoient. Contact avec la créature.

Seconde explosion. Bob l'évite de peu.

—Bob tu te souviens de moi ? La dernière fois tu es parti sans rien dire. Moi je n'oublie pas, je n'oublie jamais ! Je me souviens très bien. Mon corps se souvient. Il brandit son bras droit. Regarde. Regarde ce que tu m'as fait. Ce que tu m'as conduit à être. Je suis un monstre.

—Professeur, vous avez toujours été un

monstre. Le premier jour où je vous ai rencontré déjà, vous... La roquette l'interrompt. Il roule. Le boom. La colonne de fumée qui s'élève.

—Tu ne peux rien contre moi. Je suis invincible. Je suis l'arme ultime. Le dernier joujou que j'ai inventé, tapote son bras droit, même toi, tu n'y pourras rien. Aucune chance. Ah ah ah ah. Une nouvelle explosion, pas de roquette, interrompt l'éclatant monologue du professeur. Sur son visage, de la surprise.

—Que, que...

Le corps d'un gigantesque cafard vole. Tombe. Danger sur le professeur. Tend son bras, tire, le missile pulvérise le cadavre. Il ne reste plus rien. Bob ne sait pas trop quoi faire. Qu'est-ce qu'il se passe, c'était quoi ce truc ?

Pendant ce temps, le professeur, blême, tente de retrouver son calme : qui a pu faire ça. C'est impossible. Basileus !.. dans les sous-sols rien n'est capable de te blesser. La moitié du bouclier a sauté. Il ne reste plus que moi pour Le protéger. Qui a pu commettre un tel crime ?

Qui est ?.. Pierre. »

La fumée se dissipe et on voit le jeune homme, le regard noir. Lève tête, tend le cou, les bras vers l'arrière. Rugit.

Pierre.

Le même mot dans la bouche de Bob et du professeur.

D'abord Bob. Pierre. Pierre. Ressaisis-toi, ne te laisse pas aller. Nous nous devons de triompher par notre humanité. Sinon nous ne ferons que nous dévorer et nous serons condamnés à sans cesse recommencer. Je le sais parce que c'est toi qui me l'a fait comprendre. Pierre entends-moi. Reviens parmi nous. Reviens ici. Maintenant. Pierre !

Et le professeur. Le visage se colore. Reprend assurance. Se frotte les mains. Du ah ah ah passe au oh oh oh. Oh Oh Oh. OH OH OH. Pierre. Mon Pierre. Mon brave élève. Pierre mon préféré. Pierre qui m'a trahi. Pierre qui m'a laissé. Je savais, je savais que tu reviendrais. Je n'en attendais pas moins de ta part. Ah ! Pierre. Dévore. Ah ! Pierre. Libère-

toi, déchaîne-toi. Ce monde n'est qu'une vaste prison. Seuls des gens comme nous savent qu'il y a des barreaux. Attaque. Attaque.

Pierre bondit. Des hommes noirs arrivent. Il leur fonce dessus. Projette les premiers contre le mur. Qui éclate. Puis se rue sur le professeur.

« Non non laisse-moi. N'attaque pas la seule main qui peut te nourrir. Ne m'attaque pas moi, attaque tout le reste. »

Mais Pierre est sur le point de le broyer entre ses immenses mâchoires.

« Quel gâchis. »

Et le professeur tourne un bouton sur son bras métallique.

« Tu goûteras le premier à mon arme mortelle. »

Bob n'avait pas bougé. Relégué rang spectateur. Le sang bat. Tressaute. Sauver Pierre. Court vers le professeur. De la deuxième enceinte, comme d'une fourmilière, des hommes en noir. Le sourire sur le visage du professeur. Le sol mou, comme du

caoutchouc et le soleil tape fort. La route est longue et droite et noire. Ils sont minuscules et tous englués dedans. Une voiture s'arrête juste devant. Une femme qui porte une courte jupe rouge s'arrête. Des lunettes de soleil noires. Blonde. Elle ouvre bouteille d'eau cinquante centilitres et se désaltère. Se lèche, langue, les lèvres. Remonte dans la voiture. En soupirant. Les clés dans le contact. Prête à démarrer. Sur le point d'écraser. Pierre. Bob. Devant. Invisibles pas plus grands qu'un grain de poussière. Se débattent de toutes leurs forces. Pierre bouge la tête dans tous les sens. Crie, hurle. Insupportable, horrible. S'en sortir. S'en sortir. A coups de griffes. A coups de pied retournés. Shumen. Mawachi geri. Atemi. Atemi. Atemi. Le cerveau vide. Courent dans tous les sens en se tenant la tête les rires-sanglots du professeur Pierre c'est moi Bob. Je suis ton ami je suis ton frère. Elle. Juste là. Je la prends dans mes bras. Elle recule sans cesse. Allongée dans un lit. Un jour elle est partie dans le désert sans rien dire à personne. Elle

était jeune. Ses parents et moi nous étions inquiets. Les boutons clignotent. Pierre court dans tous les sens. En beuglant je me tiens la tête. Que je cogne contre le mur. Molletonné. Par le hublot je reconnais dans sa blouse blanche le professeur tient une grosse piquêre avec du jus de pomme vert à l'intérieur. J'ai soif donne-moi à boire. Pierre Pierre. Ressaisis-toi, c'est moi Bob. Je suis ton ami. Ton seul, ton meilleur, ton unique ami. Le ciel s'assombrit. Un nuage de sauterelles. Le premier fléau. Il buvait sa boisson à la paille. Une sauterelle est tombée dedans. Derrière le bruit, le silence, se concentrer. L'arme du professeur, le professeur Nobunakov. Je suis le professeur Nobunakov. Vous séjournerez quelques jours dans cette pièce pour vous reposer. Il faut que vous vous remettiez de la perte... remettez de la perte. Un asile. Se battre. Lutter dans la camisole. Je suis Bob.

Pierre revient à la raison. L'arme du professeur. Je sens. Je sens nettement distinctement le contact du mur dans mon dos.

Le mur est dur, le mur n'est pas matelassé. Nous sommes tel jour de telle année à telle heure. Le présent. Me dresse. Vertical. Sol. Se tenir la tête, chavire, chavire. Maintenant. Mon existence. Les fondus enchaînés. Fondu. Le bout de mes chaussures, le sol, les distinguer. Petits points noirs devant mes yeux.

L'éclat de rire du professeur Nabunakov. Porte un masque blanc. Il sourit. La tête se tourne : il pleure. Le professeur est comme nous tous. Pierre, calme-toi ! Je ne parviens pas à me déplacer. Le sol tremble. Les battements du cœur. Quel vacarme. Un moteur de vieux raffiot qui s'emballe. Ça fume noir de partout. Sur le point d'exploser. Exploder sans aucune accroche. Rien qui retient dans ce réel. Les bras devant. La terrible arme du professeur. Les choses lisses. Exploder, exploser, exploser. Gonfler et exploser. Sans abîmer le monde. S'approcher de Pierre. Presque le toucher. Ça y est. Le prendre dans ses bras. Pierre. Pierre. Pierre. Souviens-toi nous devons la sauver. Se casser la gueule, le

tremblement. Nous deux ça ne suffit pas. Les explosions partout dans la maison. Comme à grande vitesse. Le flou. Regarder partout sans ses lunettes. Sur un bateau tangué. Avoir la gerbe. Se recroqueviller. Puis disparaître. Pierre. Bob. De l'extérieur.

C'est de l'extérieur que le salut. Immense. Titanesque. Une sorte de gigantesque robot, d'au moins quarante coudées de mètres cyclables. Vert et violet. Se dresse. Titanesque. Le plus grand robot de tous les temps. Arrache, touche le monde.

Qui le pilote ? Qui est le pilote du plus grand robot de l'univers ? Je récupère quelques forces. Je pose un genou sur le sol. Ça tremble, ça secoue. Beaucoup. Le bleu dans le ciel, ça se calme. A un moment je vois un papillon ou c'est mon imagination. De par-dessus les toits. Un corps immense dépasse.

C'est Wei. Le pilote. Pierre. Tu m'entends. C'est Wei. Elle est venue te chercher. Pierre vomit un peu le reste de sa bileuse férocité. Je l'entends plus ou moins émettre un son. : Wei.

C'est Wei. Nos deux voix s'unissent et sont projetées vers le mécha.

Le ciel s'assombrit parce que des volutes de ténèbres, noires, s'amoncellent. Des vagues. Des tourbillons célestes. De l'électricité. Le professeur Nobanukov en pleine crise de nerfs rit pleure. Des bouts de sol flottent dans les airs. Des crissements d'énergie. On a tous des regards de méchants. La fatigue, la colère. Où est-elle ? Où. Est. Tel ? Le rire du professeur. Ténèbruscité croissante. Au paroxysme.

Le temps semble soudain s'être arrêté. Wei pilote le robot. Il attrape dans sa main droite le professeur. Le silence. Arrêt sur image. Noir. Mais on voit quand même à quel point tout est gris. Un bruit une voix un hurlement. Misérables petits insectes. L'apocalypse.

Dans le ventre de la bête. Noire. Eclairs noirs. Des mains démiurgiques mais noires frappent le sol. Tambourinent. Les bâtiments, les toits, les jolies places, cours intérieures. Ça pète de partout. Les débris volent dans le ciel, sont aspirés. Je ne céderai devant rien. Bob a

surtout envie de vomir. Il tend le poing en l'air. Manque de se casser la figure. Pierre malgré démarche hasardeuse. Le récupère.

Wei. Attention. Plusieurs « mains » s'en prennent au plastron. Plexus solaire. Wei ! Le robot vole. S'écra. La fumée. Pas le temps de se relever. Les mains l'écartèlent. Tout fout le camp. Il est arrivé. Il est l'ultime lumière qui nous sépare d'elle.

–Mais nous n'avons plus de force. Qu'allons-nous pouvoir faire ?

–Je ne sais pas. Il nous reste le courage. Ils entendent un râle. Le professeur. Les restes du professeur sous gravat.

–Pierre prends ça. Ça t'aidera dans ta quête. Son dernier soupir.

–Vieux maître !

Pierre a les larmes aux yeux. Dans sa main, un pendentif.

–Vas-y, fais-le Pierre lui dit Bob. Tu en es capable. Tu es notre seul espoir.

Pierre tend la paume de sa main vers le ciel. Les nuages s'écartent. Nuances de noir, gris,

gris-clair, gris très clair, gris très clair bleuté, bleu, blanc la lumière. Le soleil dort. Un bras du robot s'écrase près d'eux. Tous s'arrêtent de respirer. Contemplant. Le miracle. Pierre. La créature.

Pi-er-re. Une voix aux accents robotiques, modulée, transformée, exagérée. Disparaît. Les lumières, la lumière irradie la scène et réduit tout à rien. La scène flambe, les pierres de plus en plus petites se désagrègent. Plus rien. Rien d'autre que la lumière. La lumière aveuglante des phares. Contre lesquelles la main tendue devant les yeux ne protège pas.

Ils se relèvent. Une étendue sableuse. Un désert au ciel vide. Même de couleur. Elle est étendue. Dans un cercueil en verre. Ils l'entourent. Elle est si belle avec cette lumière. Wei sert la main de Pierre. Ils sourient. Bob fait tout un tas de gestes parce qu'il ne sait plus quoi faire, comment faire.

Difficile dans ces conditions de marcher voire de respirer. Démarche et allure d'un homme des cavernes s'étale sur le verre. Si

près d'elle. Un tissu fin cache son visage. Il enlève brutalement, trop d'excitation oblige, l'enveloppe de verre. Retire le vêtement.

–Ce n'est pas toi.

–Non.

–Tu m'as menti ?

–Non je n'ai rien dit rien fait.

–Tu marchais dans son ombre.

–C'est toi qui m'as construite de la sorte.

–Où est-elle alors ?

–Elle est morte.

–Non, c'est impossible.

–Si ça l'est. Et tu as passé tout ce temps à le refuser.

–Je ne l'accepterai jamais.

–Tu l'as déjà accepté.

–Toi je te déteste. Non je ne l'ai pas oubliée. Je la regarde. Je fixe ce trou béant dans mon cœur et je sens. Je sens qu'il y a eu accroche. Je me rappelle la déchirure. Qu'il y ait ou non cicatrice peu m'importe. Que lui est-il arrivé ?

–Vous souffrez d'une maladie incurable. Vous n'en avez plus que pour trois mois.

Marcher sur une mine. Elle qui croyait la vie grande ouverte devant elle. Pourtant ça arrive tous les jours.

–Je ne. Je ne comprends pas.... Vous... Vous...

Combien de temps avait duré cet entretien avec le médecin ? La peau. De rouge à blanche. Un choc. Une fois sortie, comment ses pieds la portent ? Les gens : des passants. Les réverbères. Les vitrines de magasin. Les crottes de chien. Les publicités. Les kiosques. Les voitures. Les vélos. Les scooters. Les poubelles. Des passants. Rien ne reste. Rien ne reste. Trois mois. Deux pendant lesquels elle parviendrait à vivre « pleinement », « complètement ». Et le mois.

Soulèvement du cœur. D'agonie. Elle ouvre une boîte d'allumette. Du vent. Il n'en reste plus que trois. Elle ne veut rien laisser derrière elle. Elle ne veut pas abandonner Bob. Les amis. De toute manière elle ne veut pas partir. Il n'y a aucune raison pour qu'elle s'en aille elle se sent si bien. Regarde ouf ouf tu vois ça

roule ma poule. En larmes. Mademoiselle vous allez bien ? Les larmes. Des passantes. Marcher pour les idées noires chasser. Sa dernière vision : plafond de la chambre d'hôpital. Ça ne se passe pas comme ça. Comment ça se passe ? On glisse ? On rebondit ? On est secoué ? Attiré ? Expulsé ? On se fait engueuler ou au contraire on vient nous chercher les bras grands ouverts ?

Un chien, une laisse, des rollers. Passant. S'installe. S'assoit au bord d'une fontaine. Elle avance lentement jusqu'au jet d'eau central. C'est une grande fontaine. L'eau un peu plus haute que la taille. Sa progression. Tellement doucement. A quoi bon ? Quand va t-elle se noyer ? Derrière elle. Attachée. Une corde. Si elle la coupe. Plus d'énergie. Autonomie limitée. De l'autre côté. A la surface. Elle voit le joli visage de Bob. Je t'aime. Mais ça ne sert à rien. Elle est au milieu de la fontaine. Elle pleure. Le temps passe. Ses larmes inondent le bassin. Figée. L'immobilité lui a donné froid. Pas le moment d'attraper un rhume. Elle

sourit. Non. Elle arrête de survivre. Si on ne lui avait rien dit, rien n'aurait changé. Continuer comme si de rien n'était. Alors qu'en vérité la mort un peu partout dans son corps avec lente cruauté se complaisait à le dévorer. Elle est si petite est si fragile. La mort a tellement de prise sur elle alors qu'elle en a si peu sur le monde. Bob Bob Bob. Rassure-moi.

Balaye cette pensée comme tu as su le faire avec toutes les autres. Bob. Elle écoute. Elle entend. L'écho du nom, rebondit au fond, s'inscrit dans les parois organiques. Se grave. Dans un corps qui dans trois mois sera brûlé. Elle s'imagine en train de pleurer. Elle a bobo. Elle pleure toutes les larmes de son corps.

Au début elle crie, elle hurle pour qu'on vienne la réconforter. Elle pique des colères. Donne des coups de pied. Ensuite elle pleure silencieusement. Ensuite, elle se prend une grosse claque d'elle adulte. Ensuite elle est une petite fille sage. Elle se voit dans un cercueil. Rien ne se lit sur son impassible visage. Elle se dirige vers Bob. En larmes. L'enserme le serre

le serre. Même si elle ne sent plus sa chaleur.

Je, te protégerai. En bas de l'immeuble. La nuit est déjà tombée. Ce soir un repas avec Wei et Pierre. Joyeux. Elle ne dira rien. Elle rentrera là comme d'habitude elle sera heureuse. Sauf que contrairement à d'habitude, elle feindra de ne pas le savoir. Elle ne dira rien. Rien sur sa maladie. Elle profitera d'eux, de leur présence de sa présence. Comme un caillou. Le simple fait d'être en place. Même pas besoin de rentrer courant d'air.

Elle baigne dans l'amour. Quoi rêver de plus ? L'injustice ? L'injustice ? Pas un mot. La condition du monde. Elle voit et l'embrasse de toutes ses forces. Aussi simple que ça.

Jamais il n'a entendu parler de sa maladie. Et dans deux mois, avec le flingue qu'elle se sera payé, elle se suicidera. Comblée.

Est-ce que tu te souviens mon amour de ces jours bleus et verts avec les sauterelles volantes et les papillons les battements d'ailes les libellules. Main dans la main autour de ce lac à l'eau bleutée reflets de tes yeux. Tu cours

je rigole. De l'extérieur nous avons peut-être l'air ridicules. Nous ne l'aurions pas échangé. Couverture à carreaux. Panier en osier. A chaque fois avec toi. C'était le plus beau dernier jour. A chaque fois.

Un petit vers se perd. Loin de ses parents, il marche tellement lentement. Le soleil dans le ciel gronde. Ses rayons, le sol inondent. Le dos du petit vers cuit. Ça le brûle. Des coups de soleil terrible. A ce train-là va se dessécher. Mais il n'a pas de pieds. Il ne sait pas comment aller plus vite. Un oiseau passe à toute allure. Le petit vers s'agite. L'autre même pas ne le remarque. Puis un autre et encore un autre. A un moment l'un d'eux s'approche plus lentement. Le petit vers se croit sauvé :

–Monsieur acceptez-vous de m'aider ?

Mais le monsieur lui répond par des coups de bec.

–Vas t'en manant.

Le petit vers est triste, il pleure et devient luisant. Personne dans ce monde ne s'intéresse à un petit vers comme moi. Il y avait bien mes

parents. Je ne sais pas où ils sont. Le petit vers prend l'habitude de vivre seul. Se rend compte que plus intéressant de vivre dans le sol. Passe ses jours à creuser. A s'enterrer. Il joue au mort.

Jusqu'au jour où il rencontre un renard. Le petit vers luisant paniqué. Préfère être seul. Et puis un renard, vous savez ce que ça veut dire. Les renards sont la pire espèce qui soit. Rusés et méchants. Se servent de capacités intellectuelles développées pour les faibles exploiter.

—Laisse-moi méchant renard. Je préfère encore que tu me manges plutôt que tu te joues de moi.

Mais le renard a un air triste.

—C'est toujours ce qu'on me dit. Quoi ? Parce que je suis un renard, je dois être méchant. C'est quoi cette idée stupide.

Le vers réfléchit et se dit que c'est pas faux. Cependant prudence est mère vertues... Le regarde partir sans dire mot. Jamais ne se sont revus. » Elle referme le livre. Voilà donc toute

l'histoire.

Comme s'il y avait encore quelque chose à comprendre. L'eau n'est pas froide et elle n'a pas besoin de trop longtemps s'attarder à sa température son beau corps habituer. Pierre et Wei. Une paille chaises longues. Cocktail. Lunettes de soleil blanches. Bob l'appelle. Le reflet de l'eau. Le ciel. Bouscule. Au gré des vagues. Dans un berceau. Les pleurs de l'enfant et le haut parleur. Vite ses parents accourent. Le dernier jour. Te souviens-tu du dernier ? Dis-moi maman, raconte le dernier jour avant que tu meures.

C'était un soir d'été où le ciel pas encore n'était tombé. Le dernier soleil. La dernière soirée. J'ai passé ma journée à parler toutes les langues que je connaissais. Il y avait beaucoup à manger. J'avais choisi de ne pas partir seule. Le cœur léger. Parce que de moi je ne voulais rien lui laisser. J'avais insisté pour ce pique-nique. Vous aviez cédé facilement à cet ultime caprice. Les saucisses sur le barbecue. Nous étions nulle part et partout. Quand je regardais

par dessus les murs du jardin. Je reconnaissais chaque chaîne de montagnes, chaque volcan, chaque plateau, chaque océan. Le ciel orangé. Les enfants. Ils s'amuse avec leurs nouveaux déguisements. Le fils de Pierre, sa blessure à lui. Wei à ses côtés. Leurs grands débats animés. C'était à l'occasion de cette soirée que l'oiseau sur le chapeau de Pierre avait choisi de déféquer. Ils avaient ri. Ils ont bu. Même elle a fumé. Dans la maison par les rangées de la bibliothèque. Les livres. Passants. L'écran de l'ordinateur. La lumière bleutée du soir. Les poissons dans l'aquarium. Les coussins multicolores. Télécommande. Télé. Le bouton du grille-pain. Les interrupteurs différents selon les pièces. La peinture. A certains endroits s'écaille, tu passes la main dessus. Les moustiques écrasées près du lit. La cuvette des toilettes. Les plantes du salon. Les fleurs dans le jardin. A chacun de ses pas. Des millions de possible sont écrasés et réduits au néant. Cependant elle même est une source infinie de possibles. Elle se gratte le menton et ne

parvient à garder son air sérieux sourit et Pierre éclate de rire avec Bob et Wei, les bûches près de la cheminée. Le feu crépitan.

Tiens remets ta petite laine. Dans le feu s'enflamme. Les yeux brillent. Le regard de l'enfant fasciné. Viens, viens, n'aies pas peur. Mon enfant. Sa grand-mère. Je vais te raconter une histoire. Oh oui. Quelle genre d'histoire ? Tu aimes bien les histoires de princesse et de chevalier ? Oh oui mais moi ce que je préfère c'est les chevaliers et les monstres quand ils se battent et que ça fait pook poouk de partout, il lui donne des coups d'épée comme ça il a jamais peur il va dans des grottes des grottes sous les châteaux et même que ça s'appelle des donjons il avance comme s'il se promenait dans un village tu vois et les paysans il l'aime bien il est beau et il est grand moi je suis amoureuse d'lui et lui aussi parce que moi je suis la princesse le dragon il m'a capturée et m'a mise dans le donjon le chevalier il vient dans le château il y a le pont levis d'abord il a une lance et le cheval est blanc sa lance il y a

du rouge dessus mais c'est pas du sang le chevalier il est tout propre il se débarrasse en deux temps trois mouvements du dragon hop ça y est il l'a zigouillé et il sauve la princesse c'est le meilleur.

–Doucement, doucement, maintenant, c'est

l'heure de te coucher. »

FIN